



Lalangue et phénomène élémentaire, ou de quelques significations de la psychiatrie classique pour la psychanalyse

Olivier Douville

DANS **FIGURES DE LA PSYCHANALYSE 2016/1 n° 31**, PAGES 81 À 92
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749251110

DOI 10.3917/fp.031.0081

Date de mise en ligne : 22/04/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2016-1-page-81?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Lalangue et phénomène élémentaire, ou de quelques significations de la psychiatrie classique pour la psychanalyse¹

• **Olivier Douville** •

Ce texte parlera de clinique psychanalytique en milieu psychiatrique. Je travaille régulièrement depuis des années à l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard. J'y rencontrais un homme d'une soixantaine d'années, monsieur I., dont l'existence quotidienne avait ceci de remarquable qu'il passait de longs moments, parfois une à deux heures tôt matin, à peine expédié un petit-déjeuner sommaire, en se postant tout contre la porte du pavillon dans une attitude d'écoute. Il attendait quelque chose, non sans angoisse ; il fit des mois durant mystère de ce qui le mettait ainsi en alerte. Puis, un beau jour – oui, ce fut un beau jour –, il m'entretint de la nature et de la raison de son attente. Il guettait le moment où un oiseau tout particulier entamait ce que je nommerai, pour le moment, un chant. Cet oiseau portait un nom, monsieur I. l'appelait « Pipoulou ». L'attente était longue, pesante, car tant que cet homme n'avait pas entendu le chant de l'oiseau Pipoulou, le monde n'était plus qu'un chaos, invivable tant pour lui que pour les autres pensionnaires du pavillon, et de même pour les soignants. L'expérience qu'il éprouvait était alors d'être livré à un

Olivier Douville, psychanalyste, membre de l'Association Française des Anthropologues, Maître de conférences des Universités, Laboratoire CRPMS, Université Paris-Diderot – Paris 7 ; douville.olivier@yahoo.fr

1. Ce texte a été élaboré à partir d'un exposé fait dans le séminaire animé par B. Toboul sur « Lalangue » à l'Université Paris Diderot – Paris 7. B. Toboul et le petit groupe de chercheur qu'il réunit autour de lui m'ont gratifié d'une écoute chaleureuse et amicale, nous eûmes de bons échanges.

magma indifférencié où tout prenait la teinte oppressante et uniforme d'une grisaille. Perte de la vision mentale soulignait Cotard, entendant par là que toute distinction signifiante et sensorielle s'abolit. Absolument morne, ce monde n'était découpé par aucune perspective. Tout bruit, comme toute parole, devenait à Monsieur I. un murmure inhumain et continu et, qui, de plus, semblait pouvoir entrer dans son corps, le traverser de part en part.

Nous conversâmes, lui et moi, de longues heures par semaine durant plus d'un trimestre, ce qui permit une patiente reconstruction de ce vécu du monde ; il me confia alors que seul le chant de cet oiseau qu'il n'a jamais vu et qui n'était pas à voir, que seul ce chant donc était capable de remettre en marche une découpe signifiante dans le monde et une orientation dans ce monde. Pénétré de la gravité croissante de sa mission, convaincu que si pipoulou ne venait pas se présenter à lui, la plausibilité d'un monde vivant et habitable se ruinerait au plus tôt, il se faisait la sentinelle fragile du bruissement de l'oiseau. Un oiseleur rudimentaire et acharné jamais dérisoire. Mais Pipoulou chantait-il ? Nullement, Pipoulou parlait, ou plus exactement il alternait dans un coassement espéré des phonèmes dont « Pi », « Pou », et « Lou », mais aussi « Oiseau » et « crac » ou « cric » – de ces dernières onomatopées, nous en verrons plus loin la possible raison. Monsieur I. avait été désigné à mon attention car on ne comprenait pas pourquoi, quelques mois avant nos premières entrevues, il avait débuté un épisode franchement mélancolique. L'univers ambiant lui était alors devenu déqualifié, brutalement, et son corps télécommandé devenait masse inerte et énorme, ce qui ne manquait pas d'évoquer le syndrome dit de Cotard, hors, et c'est heureux, le fait que les thématiques d'immortalité n'étaient guère présentes. Les difficultés à situer et à rendre compte de ce démarrage d'un moment de délire mélancolique venaient de ce que Monsieur I. n'avait pas connu de pertes d'êtres proches alors dans ce qu'on appelle la réalité. Sans l'énergique bienveillance de l'équipe infirmière, il aurait pu rester prostré des jours entiers à la porte du jardinet qui, sur son flanc gauche, prolonge le pavillon d'hospitalisation. Un peu remis sur pied, il reprit son rôle de guetteur, l'oiseau se manifesta enfin. Il a pu me dire en quoi le sentiment déchirant que disparaîtrait à jamais cet oiseau l'avait plongé dans un tel état d'affliction. De quoi cet oiseau était-il porteur ? Quelle signification personnelle délivrait-il à cet homme qui rendait ainsi habitable, mais si précairement, l'ambiance du monde ? Telles furent les interrogations qui marquèrent les débuts de la cure. En discutant un peu plus longuement avec Monsieur I., et fidèle au souci auquel je me tiens dans la conversation clinique avec ces hommes et ces femmes dits « patients », j'ai

toujours tenu à situer, non pas d'abord ce qui s'est passé dans l'enfance, mais ce qui marque leur expérience du monde, ici et maintenant. Je ne tiens pas que les conflits de l'enfance viendraient ici s'affirmer dans le symptôme présenté à l'âge adulte mais, progressivement et une fois campée une certaine phénoménologie du temps vécu, je tente alors de situer si, dans l'enfance de patients en psychose, on ne rencontre pas ce que les anciens aliénistes avaient désigné comme des phénomènes élémentaires. C'est là une idée qui n'est pas très originale mais qui reste fortement discutée aujourd'hui encore que d'aller chercher la présence de phénomènes élémentaires dans l'enfance d'un sujet ; la plupart du temps, on assure, d'une façon peut-être expéditive, que la présence de phénomènes élémentaires ne concerne en rien l'âge tendre et que c'est dans les moments de l'âge adulte qu'il convient d'en explorer le surgissement initial.

Précisons. La notion de phénomènes élémentaires est assez ancienne dans la psychiatrie. Si l'on compulse les écrits de Falret, de Séglas, de Capgras ou encore ceux de Lasègue ou de Morel, les descriptions de tels phénomènes convergent : des sujets sont pris dans une éclaboussure sonore qui les sidère, qui les alerte, dont ils se font en quelque sorte l'interlocuteur, pas nécessairement suspicieux, encore que cela puisse arriver, mais électif. Ce sera dans la psychiatrie allemande que la notion de phénomènes élémentaires va trouver son statut et son essor. Une part de la psychiatrie allemande va contrer les thèses kraepelinienne – ce qui explique pourquoi la phénoménologie a eu beaucoup d'importance, en ce qu'elle a quelque chose d'anti-kraepelinien –, en essayant de considérer le cours d'une maladie et le cours des significations personnelles qu'un sujet donne à ce qui lui arrive, et en particulier cette psychiatrie tient pour décisif dans l'examen clinique de mettre en évidence une signification personnelle ; c'est un point qui est extrêmement développé dans le traité de psychopathologie de Karl Jaspers sous le nom « d'expérience délirante primaire ».

Cette notion de « phénomène élémentaire » a été utilisée par Lacan dans sa thèse sur la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité ; et, plus tard, ce que Lacan disait de Joyce permet de situer un moment du phénomène élémentaire où se produit un « laissé tomber du corps ». De tels phénomènes ne sont pas à proprement parler des souvenirs au sens du souvenir freudien toujours remodelé et reconstruit, ce sont des phénomènes isolés dans la vie du sujet. Ce dernier va les situer comme des phénomènes fulgurants et qui le désignent électivement. De telles fulgurances, marques irrémédiables et non dialectisables, ont pu survenir à la façon d'un sceau qui fait trou sur une page de l'histoire du sujet sans pour autant être intégrées dans le cours de cette histoire. Elles se résumerait

assez souvent par une triade composée d'un sentiment de laissé tomber du corps, d'une intense signification personnelle et encore de modifications des conditions usuelles de la perception qui induit une grande porosité à ce qui est une sonorisation des regards et des attitudes d'autrui. Alors tout bruissement fait signe. Le langage est court-circuité, sa façon métaphorique bloquée. Pris dans un phénomène élémentaire, le sujet est dans le temps paradoxal d'une sidération, d'une expérience énigmatique, et si le monde ainsi ébranlé ne se recoud pas, s'il n'y a pas de capitonnage, alors le corps peut lâcher et le monde devenir une pure bouillie sans abri.

Ledit phénomène élémentaire laisse le sujet dans un désarroi extrême, sans recours, et sans pensée, en même temps qu'il lui assigne une place. Mais cette catastrophe est aussi une construction et elle peut être une production du sujet face à une béance. Sa dernière signature au bord du précipice. Les caractéristiques de cette production nous importent ici en ce que s'y conjoignent un inoubliable état de corps et quelques hallucinations énigmatiques. L'hypothèse que nous proposons en cet article est que ces hallucinations emportent avec elle des traces, des rémanences, et non des réminiscences, de ce que Lacan a nommé *lalangue*, terme par lequel le psychanalyste désigne non seulement un bien propre à chacun mais plus encore ce qui est gros des jouissances liées à notre prise dans le langage.

Monsieur I. évoque en quelques mots très précis que, lors de sa première communion, il ressentit de violente façon qu'au moment où il recevait en sa bouche l'hostie, des forces l'obligeaient violemment à tourner la tête, qu'il devait lutter contre cette violence qu'il lui était faite, et venaient en même temps résonner tout partout autour de lui ces sons « cric » et « crac » qui maintenant font partie du répertoire de Pipoulou. Lui revient aussi une phrase aussi étonnante que cela, reprise d'une conversation dans sa famille où les anticléricaux tonitruants étaient en butte aux cléricaux tout aussi irascibles : « Votre religion ne mérite que des noms d'oiseau ! » Ce phénomène de l'enfance ne fait pas pour lui un souvenir qui pourrait être le point de départ d'une romance, en cela que ce souvenir ne se dialectise pas, Monsieur I. n'essaie pas de s'y repérer comme quelque chose d'interprétable, il y voit une masse de sons qui lui est tombée dessus et qui lui a été imposée de façon mécanique. Voilà les sources d'éclaboussures sonores d'où provient le répertoire de pipoulou. Cet oiseau est un vieux compagnon de route, puisque, jeune adulte, cet homme s'est intéressé un moment aux études d'ornithologie mais il n'a absolument pas trouvé son compte dans cette affaire. Pipoulou ne désigne ici aucun volatile rare susceptible d'attiser

la curiosité des savants, mais un point hors ligne, qui condense, ou plus précisément agglutine, des éclats de voix propres aux querelles de famille et des phonèmes plus anciens qui accompagnèrent l'excitation de ses pulsions partielles lors des premiers soins.

Pour ce Monsieur I., le nom de cet oiseau était donc un collage entre des éléments nominatifs : le nom de notre drôle d'oiseau, Pipoulou, se compose du surnom qu'il avait quand il était petit, « Pipou », Lou étant le prénom de sa sœur aînée ; mais voilà, Monsieur I. peut exactement dire que oui, on le surnommait ainsi et que Lou était bien le prénom de sa sœur aînée, sans que cela amène la moindre association et même la moindre réminiscence relative à la relation qu'il a entretenue avec sa sœur. « Pipoulou » est une nomination qui ne pointe pas un trait d'idéal, c'est une nomination qui est l'incise du sujet, mais qui ne dépose pas ce sujet dans des traits qui lui permettraient de romancer d'une quelconque façon sa mise au monde.

L'hypothèse que je proposerai alors est que la nature de ce phénomène élémentaire particulier, tant actuel dans le délire, comme le soulignait Lacan dès 1955, ne se comprend pas sans faire mention de la « lalangue » dans la mesure où ce phénomène élémentaire comme tant d'autres, s'il est fait d'impositions de significations énigmatiques ou stigmatisantes, se vit, de plus, telle une irruption forcée dans la vie d'un sujet d'une succession rapide de phonèmes extrêmement localisés, extrêmement forts, qui semblent, non pas accompagner le sujet, non pas être le bien du sujet, comme on pourrait voir certains patients extrêmement amoureux de leurs rêves ou attachés à leurs rêves, mais qui semblent être la doublure du sujet.

Tout cela peut paraître assez loufoque parce que c'est un patient à l'hôpital, c'est un grand délirant, mais il n'empêche qu'avec un analysant que je reçois dans mon cabinet, je peux entendre aussi des petits phénomènes élémentaires des plus discrets. Je me souviens des paroles d'un patient évoquant un moment catastrophique de sa scolarité, il avait 13 ans : « J'étais interrogé à l'époque, je n'ai pas pu répondre, ce n'est pas que je ne savais pas, c'est qu'il y avait une espèce de perte de la spontanéité de ma parole. » Ce n'est pas un indice, il faut creuser un petit peu les choses. Je parle donc avec ce jeune homme de 25 ans, j'essaie de situer s'il s'agit ou pas de l'évocation d'un moment d'inhibition, c'est tout à fait possible. Or ce qu'il précise me laisse supposer que tout cela ne se réduit pas à une question d'inhibition, c'est que c'est la voix de l'Autre qui, à ce moment-là, lui semble comme déshumanisée et mécanique. La voix qui lui demande quelque chose va surgir dans une spatialité comme sise hors du corps de l'instituteur. Et

lui perd alors non pas les idées, non pas le savoir, mais il semble figé et privé de cette espèce de mouvement qui fait aller vers les mots, aller vers la parole, en même temps qu'il sent un état de son corps qui est un état gênant pour lui, un état ou s'impose le sentiment qu'il va mourir sur place et que l'espace de la classe se replie sur lui. Nous avons beaucoup, dans notre clinique privée, à prêter l'oreille à ce qui pourrait se présenter comme des moments d'inhibition du sujet à « mordre dans la langue » et qui peuvent être au contraire comme des petits phénomènes élémentaires, ce qui ne veut pas dire que cet analysant dont j'évoque lapidairement un fragment de séance va devenir malade ou qu'il va se retrouver à l'asile.

Pourquoi parler quand tout s'équivaut ? Pourquoi parler si tout est résonance ? Pourquoi parler si ce n'est pas capitonable ? Et si tout s'équivaut, si tout est en résonance et s'il n'y a pas de points de capiton, comment tient le corps ? Ce sont des questions tout à fait importantes.

Je mentionne encore un autre patient, hospitalisé celui-ci, qui détaillait le début de son automatisme mental. « Autour de moi, souligne-t-il, ça parle, ça parle sans relâche » : ça, c'est le premier moment : ça parle sans relâche. Est-ce que ça dit quelque chose ? Il n'en sait rien et cela l'indiffère presque. Est-ce que ça parle de lui ? Il n'exclut pas la possibilité du fait. Et peu à peu, se précise l'intention de l'Autre. Tous ces commentaires, ces regards dont il fait la description, « ça veut *me* dire quelque chose », précise-t-il. Notons le passage de ces deux phrases : « ça dit quelque chose » à « ça veut *me* dire quelque chose » et précise-t-il, reconduisant la chronologie de son automatisme, « Quelque chose que je dois entendre. » Et tout d'un coup, cet homme, tout comme le firent trois patients que j'ai rencontrés ces dernières années, décrit minutieusement comment ce sentiment d'un concernement obsidional léger se cristallise et se précipite dans l'éprouvé d'un cataclysme, d'un coup de tonnerre, d'un tremblement, d'une catastrophe, d'une évidence qui exile qui l'éprouve de toute évidence naturelle du monde. Et, très vite, l'appareil du langage est un appareil complètement imposé au sujet. La mécanique du langage devient imposée au sujet en même temps que lui devient imposée la mécanique du corps, en même temps que devient imposé un certain hyper-concernement de l'Autre à l'égard du sujet, en même temps que devient imposée, peut-être, une certaine méchanceté de l'Autre à l'égard du sujet.

La séparation dans l'automatisme mental est radicale entre la voix et le langage ; on s'entend sans pensée et le langage est fait de paroles imposées.

Henri Ey détestait cette idée de Clérambault, de l'automatisme mental, ça le chagrinait, il disait : « Mais enfin, vous faites du patient une marionnette ! » Il ne pouvait pas adhérer entièrement à cette thèse de l'automatisme mental en laquelle précisément Lacan a vu une préforme de son structuralisme. Essayez peut-être de repérer dans la clinique le point entre l'automatisme mental et ce qu'on appelle les phénomènes de langage et les phénomènes de corps dans la psychose, un automatisme mental réellement réalisé, ça ne dure pas toujours, tant s'en faut, mais il se réalise intégralement lorsque l'ensemble du dispositif langagier est imposé au sujet ; le sujet en est la marionnette ; ça ne veut pas dire que le sujet va s'en contenter, ça ne veut pas dire qu'il ne va pas trouver, qu'on ne peut pas lui offrir d'espace ou de brèche par où s'en sortir.

Je vais prendre les choses sur un autre biais. Dans le phénomène de l'automatisme mental décrit par Clérambault, la distinction entre hallucination psychique et hallucination psychosensorielle passe un petit peu à la trappe ; ce psychiatre d'exception a trouvé dans le modèle de l'hallucination psychosensorielle de quoi compléter sa théorie de l'automatisme mental. Or, pour certains sujets, nous assistons à quelque chose de tout à fait extraordinaire, c'est qu'un automatisme mental, s'il s'installe très longtemps, va aboutir non pas à un état de scandale, de mégalomanie ou de perplexité mais à une triste résignation. C'est là où Henri Ey voyait effectivement dans le sujet la marionnette de l'Autre, sujet qui semble se laisser faire et peut-être ne résister qu'en présentant un corps qui devient incapable d'effectuer le moindre mouvement.

Une femme me disait cela, que le monde brutalement s'était mis à parler d'elle, sans malignité au début, puis en mal. Ensuite on lui avait retiré son langage, rapt auquel succéda une anesthésie des sens, ce que Cotard nommait une perte de la vision mentale, ses yeux ne discernaient plus les couleurs, et, à ses oreilles, le bruit du monde se fondait en murmure sans rythme, sans fin, écho d'un écho de plus en plus lointain et de plus en plus continu. Pour lutter contre une sensation de mort, elle avait disposé ses petits rituels, elle s'attachait ou elle s'agrippait au radiateur, elle s'y maintenait dans une grande sthénicité, lutte impuissante puisque, peu de temps après, lui est éclos dans les oreilles : « Tu es comme morte, tu dois rester comme morte. » C'est dans cet état-là que je l'ai rencontrée, elle avait les mains abîmées de s'être accrochée au radiateur de la salle commune où nous étions en hiver ; histoire de retrouver un peu de chaleur parce qu'elle était comme morte. Je passais des heures proche d'elle dans le « salon » du pavillon, assez loin du radiateur, pas trop. Elle disait alors et comme prise sous la dictée d'un commandement invisible des petits murmures qui

semblaient autant éclater dans ses oreilles, telles des bulles de savon, que perler à sa bouche. Elle chantonnait et se berçait ainsi ; face à elle, je ressentais parfois des sensations où les annonces du sommeil venaient me visiter. Elle parlait peu, si ce n'est par des phrases en ritournelle. Graduellement, j'entendis cette berceuse, fredonnée maintenant dans une langue hybride qui n'est pas le français jacobin car elle est grosse de traces d'un patois régional. Et là j'entends non seulement ce qu'est un discours, une parole, mais ce qu'est un corps parlant. Au fur et à mesure que la berceuse prend corps, la prend au corps, cette femme est relancée rythmiquement dans sa langue première et intime qui est recelée dans l'incrustation apaisante de petites hallucinations verbales.

La berceuse commence, la voix s'amplifie, le corps se détend, se berce un petit peu. Mon regard n'est pas trop sollicité, mais elle ne le fuit plus. Je fais le pari que cette ritournelle qui semble jetée à la cantonade m'est aussi et de plus adressée... Je continue à cheminer. *Des yeux, une bouche*, je suis un peu embarrassé, alors je lui propose un modelage. Et le modelage va, peu à peu, prendre forme : un visage.

Souvent, dans le passage d'une phase anidérique au début d'un automatisme mental, est remarquable l'attachement du patient à quelques ritournelles. Ces dernières ne lui seraient pas imposées par l'automatisme et si nous les entendons et en faisons la matière d'un dire qui se sculpte et s'échange, alors nous nous rendons vite compte que, loin d'être parasites, ces fragments de vocalise souvent hallucinés sur le monde de l'hallucination consolatrice font contrepoint aux intimités mécaniques. Ils coaliseraient pour lui des moments où ce qui de la langue maternelle a pu avoir une prise un peu humanisante et érotisante pour créer le dépôt de quelques traces. Encore nous faut-il reconstruire l'histoire de l'automatisme avec le patient et offrir dans la cure la possibilité pour le sujet d'y déposer de telles traces. C'est en retrouvant ces témoignages que j'en vins à proposer que l'aspect de la ritournelle dans l'automatisme mental ne me semble pas toujours devoir être mis au rang des paroles imposées. Il y a une réviviscence de la ritournelle et il faut être attentif – c'est pourquoi il ne faut pas avoir une théorie déficitaire de la psychose –, à ce que des patients peuvent nous dire de l'histoire de leur maladie ; ce n'est pas une histoire linéaire au sens où nous lirions les chapitres d'un roman, pas du tout, mais c'est une succession de moments de perplexité devant ce que l'Autre lui veut ; c'est ça qui fait l'histoire, c'est une succession de moments de perplexité et chaque patient est en quelque sorte quand même aussi le dépositaire d'un trésor qui lui appartient et qui n'est pas nécessairement complètement réduit à une mécanique extérieure, y compris par les désastres de l'automatisme mental. Je vais essayer d'illustrer ceci.

Envisageons alors deux aspects de ce qu'on pourrait appeler la lalangue ; le premier aspect, ce sont les phénomènes sonores qui peuvent se produire dans les phénomènes élémentaires ; le deuxième aspect en étant quelque chose de la ritournelle qui vient contrer l'abrasion que peut amener le grand automatisme mental avec Clérambault.

Voilà encore une patiente, Madame U. que j'ai rencontrée à Ville-Evrard et qui décrit avec beaucoup de soin les moments d'angoisse intense vécus à son domicile et qui précèdent son hospitalisation. Elle est hospitalisée depuis trois mois et le premier contact qu'on a avec elle est très impressionnant parce qu'elle bouge pratiquement sans relâche, ce qu'elle appelle des « irruptions de possédée » dont elle dira que ça lui tombe dessus, ça lui est imposé. Elle va expliquer deux choses au cours d'un entretien que j'ai eu avec elle ; d'une part, que son adolescence était peuplée parfois de rêves bizarres. Là-dessus, nous nourrissons un dialogue des plus simples ; je lui fais valoir que beaucoup de rêves nous donnent l'impression d'une bizarrerie. Ces rêves, tout comme un phénomène élémentaire, donnaient au réveil l'impression que le corps allait se dissoudre. Elle dit : « J'aurais pu m'en aller en eau. » Et tout cela crée une impression extrêmement étrange d'une sonorisation où elle veut crier, elle n'y arrive pas, ça, c'est assez classique, mais en revanche tous les bruits sont dupliqués, aussi bien le bruit de son réveil, les bruits de la rue, une voiture qui passe sous ses fenêtres de droite à gauche, immédiatement elle a le bruit d'une voiture qui va passer de gauche à droite, tout est dupliqué. Il y a quelque chose dans le sonore qui se fracture, qui se fractionne, il n'y a plus aucune vectorisation de l'univers sonore.

Alors se décrit graduellement la phénoménologie de la décomposition de l'orientation du monde. Madame U. témoignera avoir vécu ce phénomène élémentaire où sont liés un état de corps menaçant et des irruptions phoniques et obscènes de la lalangue. Il y avait de cela quelques mois, elle avait voulu retourner dans l'église où ses parents s'étaient mariés, alors qu'elle était déjà venue au monde et qu'elle était âgée de 8 ans. Elle s'y rend et dans cette église elle eut d'un coup la certitude angoissante qu'elle devait « y rester pour toute la vie », il n'y a pas de sortie possible de cet univers. Elle confie cette expression que je trouve extraordinaire : « Au fond de moi et au fond de l'église, une voix comme un cri qui était sonorisé, je ne sais pas si je l'ai entendu, c'était au fond de l'église et au fond de moi. » Là s'est produit une débâcle topologique, l'univers n'a strictement plus rien qui le dispose comme un lieu suffisamment contenant. Elle fait alors, me parlant de cet épisode dans cette église, un pont avec une caractéristique de ses rêves bizarres, qui sont des rêves de déformation de corps.

Dans cette église, les créatures passent à travers des limites ; elle peut voir le bras d'un démon, la queue d'un diable, les oreilles de Satan ; ces créatures sont des passe-murailles, elles passent à travers les limites. Le monde est sans coupures, elle sent son corps tiraillé, poussé aux extrêmes, mais le monde va de partout se fissurant. Pour le dire autrement, la perception ne se loge plus dans l'espace ordinaire de la perception qui est notre espace euclidien. Elle perçoit, par des incises qui traversent toutes les limites possibles, comme un outre-espace, comme un outre-lieu, et se précise, lorsqu'elle m'en parle, l'extrême angoisse d'être absorbée par cet espace de partout fissurable. S'opéra alors la jonction avec les rêves par elle qualifiés de « bizarres », toujours les mêmes rêves, ces rêves de catastrophe. Mais ce qui la réveillait et qui provoquait cette espèce de duplication du sonore, une mise en écho du sonore, étaient ces sortes d'onirisme où elle voyait des fractions de corps rentrer par les murs, des pieds qui passaient par les murs, par les fenêtres, etc., dans de tels rêves, elle se trouvait livrée à un espace qui ne rentrait pas dans les limites de la perception. Les réveils la trouvaient hébétée et endolorie.

Le rapport de cette patiente au langage semble extrêmement clivé. Si se remarque une possibilité de narrer, de raconter, cette narrativité s'effondre dès que la parole touche à ces points de perplexité où, par-delà les paralogismes, s'éprouvent une mise en catastrophe du langage et un rapport très particulier au sonore qui se déclenche dans une valeur de jouissance.

Nombre de patients schizophrènes nous mettent au vif de ce qui pour eux fait ancrage avec ces phénomènes élémentaires de la mise en langage.

Je voudrais proposer pour terminer un petit modèle à dislocation du RSI et de son rapport, peut-être, avec le fait que, en ce qui concerne la schizophrénie, se rencontrent trois occurrences très importantes de dislocations de RSI. Il faudrait comprendre finalement que le refuge du sujet, c'est précisément de se faire le conservateur, le sarcophage peut-être quand ça se mélancolise, de ces petits éléments de la lalangue, par lesquels, quand même, il conserverait une possibilité d'érogène du corps.

Quand on parle de la lalangue, on se trouve effectivement face – même chez Lacan – à plusieurs étages de définitions. Il se trouve une phrase de Lacan très intéressante, dans « La troisième », c'est un parallèle entre la lalangue et la langue morte ; la langue n'est plus dans la somme des équivoques, c'est la langue morte : « Toute la lalangue est une langue morte même si elle est encore en usage. » Quand j'ai lu cette phrase de Lacan, j'étais un peu embarrassé. Puis ce qui m'a intéressé, c'est ce qui reste de langue morte dans ce qui se dépose sur le

corps, dans ce qui se dépose dans la solitude d'un corps. Des ferments d'une jouissance sexuelle se déposent dans la solitude d'un corps avec ce caractère indéchiffrable qui expose à la répétition, qui ne se littéralise pas dans les cas de psychoses non paranoïaques. C'est même toute l'œuvre de la psychose de littéraliser ces petits bouts de jouissance qui bruisse et menace et parfois torpille la topologie ordinaire d'un corps, celle par quoi l'anatomie accorde ses trous au pulsionnel. Il est banal de dire que nul ne saurait énoncer la lalangue qu'il parle à l'autre, aucune mère ne saurait énoncer la lalangue avec laquelle elle parle à son enfant. Il y a donc dans la lalangue un rapport à l'écriture réelle d'une jouissance sur le corps d'un enfant, c'est-à-dire qu'il y a une structure locale de l'inscription de cette lalangue dans laquelle furent manipulées nos pulsions partielles. Elle rentre à ce moment-là, la lalangue, dans une façon de création de ce qui est la lettre réelle, rejetée dans le Réel, dans les opérations premières de symbolisation. On pourrait alors se demander si cet appareil de la lalangue tient le coup dans la psychose et dans ce qui y oppose la voix au langage dans ces phénomènes d'automatisme mental.

À cet égard, il importe de prendre au sérieux la façon dont un patient gravement mélancolique, gravement psychosé, peut reprendre pied dans un certain nombre de représentations de mots.

L'on voit assez souvent avec des patients en psychose la possibilité qu'ils auraient de créer des espèces d'objets assez étranges. Si j'invite à utiliser le modelage, le sujet va se servir d'espèces de bouts de pâte à modeler. Je pense ici à un homme d'une trentaine d'années, Monsieur B., qui façonne ces objets substances en agglutinant à la pâte à modeler des restes de la mie de pain qu'il a mis de côté. De tels objets, lorsqu'il les manipule en les collant à sa bouche et à ses yeux puis en les mettant énergiquement sur ma main, offrent à la parole. Il dit que ça parle, que ça fait des voix, que ça fait des sons, et ces sons, il les vocalise en leur imprimant un rythme de plus en plus soutenu. Si je me propose comme scribe pour transcrire ces sons, eh bien à chaque fois il apparaît que ces sons sont la condensation de la matérialité sonore du nom de ce patient ou d'un surnom qu'il a pu avoir, mais le tout étant condensé avec mon patronyme. Voilà que la cure se fait atelier, fabrique de petits objets, de petits bouts qui n'ont pas de forme stable qui sont plus proche de la substance que d'une matière cadrée par un contour. De tels objets ne visent pas à représenter des bonshommes ou des silhouettes familières ; ce sont juste des petits relais de matière que cet homme va, plus d'une fois, faire jouer comme des marionnettes sonores. Ces jeux lui permettent une lecture de ces sons, cette lecture passe par le tamis de mon écriture, car je me fais le secrétaire

de ces sons préférés. En apprivoisant la pulsion invocante, par ce jeu entre murmure et lettre, se déposent des petites unités sises entre lalangue et lettre, ainsi se prononcent et s'écrivent des différences qui permettent de retoucher du doigt la matérialité sonore de ce qui resté de points de contact entre la lalangue et le Réel. Ce jeu, ou plus exactement cette construction d'une corps-littéralité de ce qui insiste de la lalangue, émancipe ces personnes en psychose, elles ne se réduisent alors plus à être la marionnette de l'Autre.

RÉSUMÉ

Bien des textes de la psychiatrie dite classique, celle qui a pu s'effacer après la mort d'Henri Ey, peuvent avoir une signification pour la clinique psychanalytique. Le fait que des psychanalystes travaillent en institution psychiatrique spécialisée plaide pour ce dialogue avec les textes des anciens. Toutefois le travail de clinique psychanalytique en milieu psychiatrique déplace le champ clinique et opère le passage entre une clinique marquée par l'interrogation du patient à une clinique du dialogue et du transfert. Ce texte présente quelques moments de cures menées à l'Hôpital de Ville-Evrard. Refusant une clinique déficitaire de la psychose, l'auteur insiste sur la part d'invention que comporte avec lui tout traitement psychanalytique possible.

MOTS-CLÉS

Hallucination, lalangue, mélancolie, phénomènes élémentaires, topologie.

SUMMARY

Lalangue and Elementary Phenomena, or Concerning the Meaning of Classical Psychiatry for Psychoanalysis

The texts of classical psychiatry that were abandoned after the death of Henry Ey, can be relevant for today's psychoanalytic clinic. Psychoanalysts working in specialized institutions are pleading for a dialogue with the older texts. Clinical psychoanalytic work in the psychiatric milieu displaces the clinical field and operates in the passage between a clinic marked by the interrogation of the patient to one marked by dialogue and transference. This text presents several moments of clinical treatments conducted at Hospital Ville-Evrard. Refusing a clinic of psychotic deficiency, the author insists on the part of the invention that entails all possible psychoanalytic treatment.

KEY WORDS

Hallucination, lalangue, melancholia, elementary phenomena, topology.